

Québec français

***L'emmitouflé* ou le goût de vivre / Louis Caron, *L'emmitouflé*, Paris, Laffont, 1977, 242 p**

Gilles Dorion

L'évaluation
Numéro 30, mai 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56616ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dorion, G. (1978). *L'emmitouflé* ou le goût de vivre / Louis Caron, *L'emmitouflé*, Paris, Laffont, 1977, 242 p. *Québec français*, (30), 50-50.

L'EMMITOUFLÉ

ou le goût de vivre

Un homme arrive de nuit chez sa sœur, près de Lowell, au Vermont, avec son ami Sammy. Ils fuient la police fédérale américaine, l'un «draft dodger», l'autre déserteur. Sammy tombe endormi de fatigue. Françoise et Jean-François passent le reste de la nuit à se rappeler l'histoire de l'oncle Nazaire. «Caché comme Nazaire! moi aussi à mon tour pour pas aller à la guerre!» Voilà donc un passage à retenir, en même temps que la notation de temps qui suit: «On a parlé de Nazaire! Du temps que j'avais quatorze ans...»

Comment se déroule le récit? D'entrée de jeu, le lecteur est précipité en plein drame. Au cours d'une «grosse fête de famille», Nazaire, 75 ans, disparaît dans les montagnes du Vermont pour échapper à une guerre éventuelle: l'argent n'a plus de valeur, il y aura une crise puis «une guerre pour s'en remettre». C'est ce qu'il a entendu; c'est pourquoi il est parti. L'inquiétude gagne les esprits et les cœurs et on se met à la recherche du vieillard. Une battue s'organise. Le décor est planté, le personnage principal est présenté. L'action devrait démarrer, mais elle semble piétiner. Pendant qu'on attend que tout le monde s'ébranle, le narrateur effectue un retour en arrière.

Qui était Nazaire enfant? Il n'y a pas de meilleure façon de le présenter que de s'identifier à lui: «pour m'aider à comprendre je faisais comme si c'était moi». Le processus d'identification continue: «Pour mieux le comprendre encore, je pouvais lui prêter mes sentiments mais il paraît qu'il était triste.» En bref, Nazaire était un mélancolique de naissance», toujours seul à «jongler». «On était de la même race, Nazaire et puis moi. De la race des jongleurs.» Il lui était arrivé de disparaître pour quatre jours: «il devait bien avoir des raisons. J'en aurais eu, moi.»

Puis, en quelques pages, sont résumées les quinze dernières années de sa vie. Forgeron de son métier, «métier qui porte à la mélancolie», il occupe ses loisirs à tailler du bois, à «gossier». Après bien des tentatives infructueuses, on le décide à s'installer à Lowell. Et s'établit la connivence avec Jean-François: Nazaire lui donne son couteau de

poche et l'invite à «gossier», à créer des personnages imaginaires.

Les derniers préparatifs mis au point par le shérif, on se déploie dans la montagne à la recherche de Nazaire. «Le shérif avait dit «no kids» mais je n'étais plus un enfant. Et puis j'avais le canif de Nazaire dans ma poche.» Son père rappelle comment Nazaire enfant désertait la cathédrale de Nicolet et le chœur de chants. De nouveau joue le processus d'identification: «je commençais à me sentir comme Nazaire enfant». Suit l'épisode qui montre l'étourderie des chercheurs: le shérif, qui raconte, avec une sorte de joie féroce, des épisodes de la guerre, puis ses hommes qui se battent entre eux comme des brutes. Ici s'achève la première journée de la battue et la première partie du récit.

La deuxième partie raconte en détail ce que fut la guerre 14-18 pour Nazaire. Elle constitue un récit ordonné et suivi des différents moments qui expliquent l'attitude et le comportement de Nazaire: sa peur de la guerre, sa solitude d'enfant taciturne, sa désertion lors de la conscription de 1917. Le récit devient conte et plaidoyer à la fois. Conte, quand il décrit les misères de Nazaire et de son frère Eugène terrés comme des bêtes; le départ d'Eugène; la solitude désespérante de Nazaire emmitouflé dans sa cache, recueilli successivement par la veuve Landry puis par les Cormier et qui s'amourache d'Élise; la fin de la guerre et la grippe espagnole; le mariage «forcé» d'Élise et Nazaire. Plaidoyer contre la guerre, quand il évoque les profiteurs de guerre comme le notaire Courchesne et les dénonciateurs; la lecture de l'acte d'émeute à Québec, l'intervention brutale de l'armée, les morts, les arrestations, les perquisitions. Ce récit du père est comme la révélation d'un grand secret, pour Jean-François. Il lui faut donc retarder coûte que coûte le moment où l'on retrouvera Nazaire, présenté bien plus comme un objet de conscience (un *draft dodger*, un insoumis) que comme un déserteur, un homme qui aimait la vie et qui, par la force des événements et les stupides lois des hommes, doit vivre replié sur lui-même. Le narrateur, Jean-François, comprend, à vingt-cinq ans, ce qu'il ne pouvait soupçonner à quatorze:

«Emmitouflé dans ma couverture, j'avais passé la nuit à changer de cachette comme Nazaire, à geler et à guetter comme Nazaire. J'avais été comme Nazaire toute la nuit. J'avais été Nazaire et je revenais au monde, comme lui quand il avait été de retour à Nicolet. Un étranger dans sa propre ville! Tout à refaire! Tout à vivre!» Pour Nazaire, il s'agit d'une renaissance. Son évasion du monde des hommes doit être définitive. C'est ainsi qu'il se reprendra à vivre.

Aussi, la troisième partie, qui nous ramène à la deuxième journée des recherches, démontrera-t-elle la décision de Jean-François, qui a percé le secret de Nazaire, lui-même autre Nazaire: il doit à lui seul retrouver son oncle que, par une sorte de prosopopée naturelle, on entend raconter son adolescence dans une conversation intérieure qui ne s'adresse qu'à lui. Jean-François est maintenant le seul à connaître le secret de Nazaire, le seul à comprendre qu'il lui parle de sa vie à venir. Il orientera les chercheurs vers une fausse piste pour enfin rejoindre seul Nazaire dans la montagne.

Chaque partie est ordonnée différemment: une triple narration autour de plusieurs pronoms: le *je* et le *on/nous* du prologue et de la première partie; le *il* (le père et Nazaire) de la deuxième partie; le *je* (Jean-François), le *il* (Nazaire), le *on/nous* (les chercheurs) et le *je* (Nazaire) de la troisième partie. L'ensemble, très varié, conserve son unité de ton, d'abord à cause de la parenté des personnages, mais aussi en raison du narrateur principal qui conduit le récit et autour duquel, à vrai dire, s'orientent tous les éléments: Jean-François. Ainsi possède-t-on, par bribes présentées par des narrateurs différents, toutes les pièces de la vie de Nazaire, mais aussi les vingt-cinq premières années du narrateur Jean-François.

Un tel récit ne peut être que chargé d'émotion intense pour que puissent s'établir les rapports secrets, les affinités entre le héros principal et son double. De même les personnages sont-ils définis avec une maîtrise remarquable: Nazaire, bien entendu, le shérif Franck O'Connor, le notaire Courchesne, le père de Jean-François et, en filigrane, Jean-François lui-même. Que dire enfin du style que certains critiques ont apparenté à celui de Steinbeck, un style non conventionnel, une expression non guindée, dégagée, sans contrainte.

Ce roman comporte de magnifiques pages d'histoire et présente l'image d'une époque contrôlée par un militarisme révoltant, propre à susciter une méditation pleine d'enseignements.

Gilles DORION

Louis CARON, *L'emmitouflé*, Paris, Laffont, 1977, 242 p. (\$11.95)